

d'une table ; l'un d'eux lisait les papiers publics, les autres parlaient de la traite des nègres ; la curiosité me fit asseoir près d'eux et j'écoutai :

« Voici, mot à mot, le calcul que j'entendis faire à l'un d'eux :

« Mes nègres, disait-il, me reviennent l'un dans l'autre à quarante guinées ; chacun me rapporte environ, tous frais faits, sept guinées de bénéfice en les nourrissant comme il faut ; mais en retranchant sur leur nourriture seulement la valeur de deux pences par jour, cette économie sur chaque nègre me donne trois livres sterling de profit, c'est-à-dire trois cents livres sterling sur mes trois cent nègres, en sus des sept livres sterling qu'ils me donnaient déjà. Par ce moyen j'arrive à faire par an, sur chacun de mes esclaves, dix guinées de bénéfice, ce qui porte le revenu net de mon habitation à trois mille livres sterling.

« Il est vrai, ajouta-t-il, qu'en suivant le plan de cette administration économique, mes nègres ne durent tout au plus que huit ou neuf ans ; mais qu'importe, puisqu'au bout de quatre ans chaque nègre m'a rendu les quarante guinées qu'il m'a coûtées ? Donc ne vécut-il plus que quatre ou cinq ans, c'est son affaire, puisque le surplus des quatre années est un pur bénéfice. L'esclave meurt, bon voyage ! avec le seul profit que j'ai fait sur sa nourriture pendant sept ou huit ans, j'ai de quoi racheter un autre nègre, jeune, robuste, au lieu d'un être épuisé, qui n'est plus bon à rien ; vous comprenez que sur trois cents esclaves, cette économie est immense ! »

« Voilà ce qu'il disait, cet homme, ou plutôt ce tigre à face humaine ! voilà ce que j'ai entendu, et j'ai eu honte de ce que celui qui disait cela était un blanc comme moi !

« O Européens féroces ! s'écria l'orateur, interrompant avec volonté de l'interrompre, le frémissement que ses dernières paroles avaient soulevé dans l'assemblée, serez-vous toujours des tyrans cruels quand vous pouvez être des protecteurs bienfaisants ? Les êtres que vous persécutez sont cependant conçus et nés, comme vous, dans le corps d'une femme ; elle les a portés neuf mois dans son sein comme vos mères vous ont portés ; elle les a mis au jour avec les mêmes douleurs et les mêmes dangers que vos femmes mettent au jour leurs enfants ! N'ont-ils pas été allaités de lait comme vous ? élevés avec la même tendresse que vous ? n'est-ce pas le même créateur qui nous a tous formés ? n'est-ce

pas la même terre qui nous a portés et qui nous nourrit ? n'est-ce pas le même soleil qui nous éclaire ? n'est-ce pas le même père de l'univers que nous adorons tous ? n'ont-ils pas un cœur, une âme, les mêmes affections de tendresse et d'humanité ? Parce que la couleur de leur peau n'est pas semblable à la nôtre, est-ce un titre légitime pour les massacrer, pour enlever leurs femmes, voler leurs enfants, enchaîner leurs pères, pour leur faire souffrir sur la terre et sur l'Océan les cruautés les plus odieuses ?

« Lisez l'histoire de tous les peuples et de toutes les nations de la terre : dans aucun empire, dans aucun siècle, même les plus barbares, vous ne trouverez l'exemple d'une férocité aussi réfléchie et aussi constante. Dans un temps où la saine philosophie et les connaissances les plus étendues viennent éclairer l'Europe par les découvertes les plus sublimes, pourquoi faut-il que vous soyez encore l'effroi des Africains, l'horreur de vos semblables, les persécuteurs du genre humain ! Faites, il en est temps encore, oublier tant de cruautés en donnant à toute la terre l'exemple de l'humanité et de la bienfaisance ; faites les nègres libres, brisez leurs fers, rendez leur condition supportable, et soyez sûrs que vous serez mieux servis par des affranchis qui vous chériront comme leurs pères, que par des esclaves qui vous détestent comme des bourreaux ! »

Cette dernière péroraison, terminée par une antithèse, enleva l'auditoire ; les bravos, les cris, les applaudissements éclatèrent ; les hommes se précipitèrent vers la tribune, les femmes agitèrent leurs mouchoirs, et l'orateur descendit au milieu des cris enthousiastes de liberté ! liberté !

Danton se retourna vers Marat. Deux ou trois fois il avait été sur le point de se laisser aller à l'entraînement général ; mais il sentait près de lui, dans son compagnon, quelque chose de pareil à une raillerie mal contenue, à un dédain prêt à éclater qui le repoussait.

Mais quand l'orateur eut fini, Danton, comme nous l'avons dit, se retourna vers Marat.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que pensez-vous de cela ?

— Je pense, dit Marat, qu'il faudrait bien des séances comme celle-ci et bien des orateurs comme celui-là pour faire faire un pas à l'humanité.

— La cause qu'il défend est belle cependant, dit Danton, qui, habitué à cette phraséologie

philosophique, voulait au moins lutter avant de se rendre.

— Sans doute, mais il y a une cause plus pressante encore à défendre que celle des esclaves d'Amérique.

— Laquelle ?

— C'est celle des serfs de France.

— Je comprends.

— Vous m'avez promis de me suivre ?

— Oui.

— Venez.

— Où allons-nous ?

— Vous m'avez conduit parmi les aristocrates qui traitent de l'affranchissement des noirs, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien, moi, je vais vous conduire parmi les démocrates qui s'occupent de l'affranchissement des blancs.

Et sur ces mots, Marat et Danton sortirent sans que nul les remarquât, si remarquables qu'ils fussent, tant l'attention générale était concentrée sur l'orateur, qui descendait de la tribune au milieu des félicitations de toute l'assemblée.

VII.

LE CLUB DES DROITS DE L'HOMME.

Après avoir fait quelques pas, Marat et Danton se retrouvèrent dans le Palais-Royal, déjà un peu moins peuplé à cette heure qu'à celle où ils étaient arrivés, car il commençait de se faire tard, et si l'éloquence de l'orateur avait eu la puissance de faire oublier le temps, elle n'avait pas eu celle de l'arrêter.

D'ailleurs, cette fois, au lieu que ce fût Danton qui servit de guide à Marat, c'était Marat qui guidait Danton, et le sombre conducteur paraissait pressé d'arriver au but du chemin, comme s'il eût marché à un rendez-vous.

Les deux compagnons gagnèrent la galerie qui longe la rue de Valois ; ils firent quelques pas dans cette galerie, puis Marat prit à droite un petit passage ; Danton le suivit, et tous deux se trouvèrent bientôt hors du Palais-Royal.

La rue de Valois était bien autrement déserte à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui ; en effet, les propriétaires des hôtels dont les nouvelles bâtisses de monseigneur le duc d'Orléans venaient de borner la vue n'avaient point encore eu envie de tirer partie de leurs cours et

de leurs jardins, en faisant bâtir eux-mêmes ; d'ailleurs, toute la façade du Palais-Royal donnant sur cette rue n'était pas encore achevée, et, de place en place, le passage interdit aux voitures était, même pour les piétons, encombré de pierres, et, par conséquent, d'un difficile accès.

Marat se retrouva au milieu de tous ces échafaudages, au milieu de toutes ces pierres qui attendaient le plâtre, comme s'il eût tenu dans sa main le fil de cet autre labyrinthe, et, se retournant de temps en temps pour voir s'il était suivi, il conduisit Danton à l'entrée d'une espèce de cave dans laquelle on pénétrait après avoir descendu une douzaine de marches.

Tout dormait ou semblait dormir dans la rue, excepté ce soupirail, par lequel montaient jusqu'à l'atmosphère extérieure une vapeur chaude, et, de temps en temps, des rumeurs qui ressemblaient à celles d'un volcan souterrain.

Si bien préparé qu'il fût à l'intérieur par l'extérieur, Danton s'arrêta à l'orifice de ce gouffre, où venait sans hésitation de plonger Marat ; enfin, il se décida, descendit l'escalier degré à degré, il fit halte sur la dernière marche.

De cette dernière marche, voici ce qu'il aperçut :

Une immense salle voûtée, qui sans doute autrefois, c'est-à-dire avant l'exhaussement du terrain, avait dû servir d'orangerie à un de ces immenses hôtels dont une partie avait déjà disparu à cette époque, et dont le reste disparaît tous les jours ; cette orangerie avait, depuis vingt-cinq ou trente ans, fait place à une taverne, laquelle, à son tour, sans changer de destination, se modifiait néanmoins, et allait devenir ou plutôt était devenue un club.

Ce club, encore inconnu, si ce n'est de ses affiliés, ce club, dans lequel on n'était reçu, comme dans les loges maçonniques, qu'à l'aide de certains signes ou au moyen de certaines paroles, ce club était celui des Droits de l'homme.

Aussi, soit prudence, soit que l'on n'eût point cru qu'il y eût désaccord trop prononcé entre l'ancienne et la nouvelle destination du local, les tables étaient restées à leurs places, et, dans ce moment, chargées de gobelets d'étain retenus par des chaînes, elles étaient entourées de buveurs assis sur des bancs vermoulus et des tabourets boiteux.

Au fond, dans une atmosphère, rendue indécise par la fumée du tabac, par la vapeur des lampes, par les haleines épaisses des consomma-

teurs, on voyait se mouvoir comme des ombres ceux à qui leurs moyens pécuniaires ne permettaient pas de faire honneur au vin de l'établissement, et qui, l'estomac vide, regardaient d'un air sombre et envieux ces favoris de la fortune auxquels la misère, moins cruelle, laissait encore quelques sous à dépenser dans ce bouge.

Derrière cette masse compacte, et dans un lointain presque perdu, s'élevait, sur des futailles vides, une espèce de théâtre couronné d'un vieux comptoir devenu le bureau du président.

Ce bureau supportait une chandelle allumée sans laquelle il eût complètement été perdu dans l'ombre, et une chandelle éteinte. L'esprit d'économie qui veillait sur l'établissement avait regardé comme un luxe blâmable ces deux chandelles allumées à la fois, et en avait supprimé une.

Il y avait loin de la société élégante et musquée, de la salle dorée et tapissée de velours d'où sortaient Marat et Danton, à cette réunion sombre et déguenillée, à cette voûte noire et fumense sous laquelle ils s'enfonçaient; mais il faut dire ici qu'ils venaient de plonger, à travers ces limbes d'une bourgeoisie invisible, du paradis de l'aristocratie dans l'enfer du peuple.

Pour le moment, le personnage important de cette réunion souterraine paraissait être le maître de l'établissement; c'était au moins son nom qui retentissait le plus souvent, sinon le plus harmonieusement, au milieu de cette réunion qui n'avait certes pas, à cette heure, sa pareille au monde.

— Jourdan, du vin! criait d'une voix de stentor un buveur colossal, aux manches de chemise retroussées, aux bras nerveux, au visage frais, de cette fraîcheur particulière aux bouchers et aux charcutiers, c'est-à-dire aux hommes qui respirent la vapeur du sang.

— On y va, monsieur Legendre, disait Jourdan en apportant le liquide demandé; mais je vous ferai observer que c'est la quatrième bouteille.

— As-tu peur qu'on ne te paie pas, animal? dit le boucher en tirant de son tablier taché de sang une poignée de sous mêlés de menue monnaie, au milieu desquels brillaient, comme ces étoiles qui nous apparaissent plus grandes à mesure qu'elles sont plus rapprochées de la terre des écus de trois et six livres.

— Oh! ce n'est pas cela, monsieur Legendre: on vous connaît, et l'on vous sait bon pour payer quatre bouteilles! Si même vous le vou-

liez, je troquerais bien mon établissement de la rue de Valois contre votre étal de la rue des Boucheries-Saint-Germain; mais vous avez la tête près du bonnet, monsieur Legendre, et j'ai remarqué que de la cinquième à la sixième bouteille il vous arrivait toujours malheur.

— A moi? dit Legendre.

— Non, je me trompe, répondit Jourdan: à vos voisins!

— A la bonne heure! dit Legendre avec son gros rire; mais comme nous ne sommes encore qu'à la quatrième bouteille, sers hardiment ton digne confrère, car tu as fait tous les métiers, toi! Tu as été boucher, maréchal ferrant, contrebattant, soldat au régiment d'Auvergne, palefrenier dans les écuries du maréchal de Vaux. Maintenant, te voilà dans ta véritable sphère, marchand de vin! tu nages en pleine eau. A boire donc, maître Petit, comme on t'appelle maintenant, ou maître Jourdan, comme on t'appelait; à boire!

— Eh! Jourdan! cria-t-on d'un autre côté.

Jourdan déposa la bouteille en face de Legendre et courut à ce nouvel appel qui lui était fait par un personnage que nous avons déjà entrevu dans cette histoire.

— Que veux-tu, mon vieil Hébert? demanda Jourdan avec familiarité; est-ce qu'il te reste quelque petite contremarque qu'on pourrait utiliser demain?

— Il ne me reste rien, pas même ma place, attendu qu'on m'a mis ce soir à la porte des Variétés sous prétexte. . . . Mais ce n'est pas la peine de le dire, le prétexte.

— Et puis, dit Jourdan souriant, d'un sourire qui n'appartenait qu'à lui, je ne suis pas curieux, moi.

— Non, mais tu es hospitalier, surtout quand on te paie. . . Je te préviens donc que tu auras, à partir de demain, à nous nourrir aux frais de la masse, monsieur et moi.

Et Hébert montrait un homme de trente-six à trente-huit ans, maigre, jaune, à l'œil vif, et dont le costume offrait un singulier mélange de faux luxe et de misère réelle.

— Qu'est-ce que c'est que monsieur? demanda Jourdan.

— Monsieur est le citoyen Collot-d'Herbois, qui joue les premiers rôles de tragédie en province, et qui, à ses heures perdues, fait des comédies. Or, comme dans ce moment-ci il ne peut ni jouer les rôles des autres, attendu qu'il est sans emploi, ni faire jouer les siens, attendu que

la Comédie-Française lui refuse ses pièces, il s'adresse au club des Droits de l'homme; et, comme tout homme a droit d'être nourri, il dit à la société philanthropique don t nous faisons partie: Nourris-nous!

— Il me faudra pour cela un mot du président.

— Le voilà ton mot. . . Tu vois, il est pour deux; à partir de demain, tu dois nous nourrir. En attendant, abreuve-nous; on n'est pas encore tout à fait dépourvu, et l'on peut payer la dépense de ce soir.

Et Hébert, en riant et avec un juron amical, tira de la poche de sa culotte une douzaine d'écus qui prouvaient que, s'il avait été renvoyé de la place qu'il occupait au contrôle des Variétés de Bois, il n'en était pas sorti les mains tout à fait vides.

Jourdan alla chercher le vin demandé.

Mais en route, il fut arrêté par un personnage qui se tenait debout contre un des piliers soutenant la voûte.

C'était un homme de près de six pieds de haut, portant un habit noir, rapé, mais propre et honnête; il avait une figure presque lugubre, à force d'être solennelle.

— Un instant, Jourdan, dit-il.

— Que désirez-vous, monsieur Maillard? dit le marchand avec une sorte de respect; ce n'est pas du vin, j'en suis sûr.

— Non, mon ami; seulement, je désire savoir quel est cet homme appuyé sur deux béquilles et qui cause là-bas avec notre vice-président, Fournier l'Américain.

En effet, d'un autre côté de la salle, un homme de trente-deux à trente-quatre ans, aux longs cheveux, à la figure souffrante et mélancolique, au corps pliant sur lui-même et soutenu par deux béquilles, causait avec une espèce de boule-dogue.

C'était ce dernier, si célèbre depuis, comme la plupart, au reste, de ceux que nous mettons en scène, mais inconnu encore à cette époque, que l'huissier Maillard venait de désigner à Jourdan sous le nom de Fournier l'Américain.

— Celui qui cause avec notre vice-président? dit Jourdan; mais attendez donc! . . .

— Oh! c'est que je suis l'homme de la légalité, moi; il est convenu qu'on ne sera admis parmi nous qu'à certaines conditions, et je veux savoir si ces conditions ont été remplies.

Ah! je me rappelle! il est parfaitement en règle. . . et, tenez, voilà qu'il montre ses lettres

de créance à monsieur Fournier. C'est un avocat ou un juge du tribunal de Clermont, je crois; il est menacé d'une paralysie des jambes, et il vient consulter à Paris. Il se nomme Georges Conthon, et est recommandé par les patriotes d'Auvergne.

— Bon, n'en parlons plus. . . Et cet autre qui a de si beaux habits, et qui est si laid.

— Lequel?

— Celui qui se tient sur la dernière marche de l'escalier, comme s'il était trop grand seigneur pour marcher sur le même plancher que nous.

— Celui-là, je ne le connais pas; mais il est venu avec quelqu'un de connaissance.

— Avec qui?

— Oh! quelqu'un qui n'est pas suspect!

— Enfin, avec qui est-il venu?

— Avec monsieur Marat.

— Ah ça, mais, et ce vin? cria Hébert en s'adressant à Jourdan avec un geste moitié amical, moitié menaçant, auquel celui-ci répondit par un mouvement analogue de la tête et des épaules; — ce vin?

Puis, tendant la main à un nouveau personnage qui venait d'entrer et qui se glissait au milieu de l'honorable assemblée avec le mouvement gracieux et câlin d'un chat, .

— Ah! viens donc, Bordier, dit-il, que je te présente monsieur Collot-d'Herbois, un confrère.

Le nouveau venu s'inclina en croisant ses mains, et en faisant un charmant mouvement de tête.

— Monsieur Collot-d'Herbois, mon ami Bordier, l'illustre arlequin qui est en train de faire la fortune des Variétés, où il joue en ce moment une arlequinade qui ne vaut pas vos ouvrages, bien certainement, monsieur Collot-d'Herbois, mais qui, cependant, fait courir tout Paris.

— J'ai justement vu monsieur hier, dit Collot, et j'ai applaudi de grand cœur.

— Monsieur, fit l'arlequin en s'inclinant de nouveau.

— Vous dites surtout d'une façon admirable: « Vous verrez qu'à tout cela, je finirai un jour par être pendu! »

— Vous trouvez, monsieur? dit Bordier.

— Oh! sur ma parole, il est impossible de trouver une intonation plus comique de terreur que ne l'est la vôtre.

— Imaginez-vous que c'est moi qui ai fait mettre dans la pièce cette phrase qui n'y était pas.

— Et à quel propos ?

— Ah ! voilà. Etant enfant, j'ai vu pendre un homme : c'était fort laid. La nuit suivante, j'ai rêvé que j'étais pendu ; c'était fort triste. Le rêve et la réalité me sont restés dans l'esprit si vivaces que, toutes les fois que je pense à une potence, je frissonne ! Or, vous savez, on est artiste ou on ne l'est pas. Dugazon a inventé quarante-deux manières de remuer le nez, et, à chacune, il fait rire ; moi je n'ai inventé qu'une manière de dire : *Vous verrez qu'avec tout cela, je finirai, un jour, par être pendu !* et je fais presque pleurer. Mais pardon, je crois que voilà la séance qui commence.

En effet, la seconde chandelle destinée à éclairer le bureau venait d'être allumée, et le vice-président Fournier, semblait inviter Marat à prendre le fauteuil.

Mais Marat refusait.

— Qu'à donc Marat aujourd'hui ? demanda Bordier ; on dirait qu'il décline l'honneur de la présidence.

— Il veut sans doute parler, dit Hébert.

— Parle-t-il bien ? demanda Collot-d'Herbois.

— Je crois bien ! répondit Hébert.

— Comme qui parle-t-il ?

— Comme qui il parle ? . . . Il parle comme Marat.

En ce moment, la sonnette du vice-président se fit entendre ; un frémissement courut dans l'assemblée. Sur un signe de Jourdan, un garçon du cabaret barricada le soupirail. Marat alla prendre Danton par le bras, et le conduisit au premier rang du cercle qui se formait autour de la tribune ; le coup de sonnette fut suivi de ces paroles prononcées par le vice-président :

— Citoyen, la séance est ouverte.

Aussitôt le murmure qui planait au-dessus de cette multitude alla s'éteignant, et une espèce de silence s'établit, dans lequel on sentait vivre, cependant, tous ces tumultes populaires qui devaient interrompre la séance dont nous allons essayer de rendre compte.

VIII.

LA TRAITE DES BLANCS.

C'était pour Danton surtout que l'aspect de cette assemblée était caractéristique.

Danton, né dans la bourgeoisie, avait, comme tout homme né dans un milieu, un instinct qui

le tirait hors de ce milieu : les instincts de l'un le tirent par en haut, les instincts de l'autre le tirent par en bas.

Les instincts de Danton le portaient vers l'aristocratie. Danton, homme sensuel, épicurien, politique, futur homme d'Etat, sanguin mais non sanguinaire, Danton aimait le beau linge, les parfums enivrants ; Danton aimait la soie et le velours.

Or, Danton sortait d'une réunion où il avait trouvé tout cela : éclat des bougies, froissement de la soie, caresse du velours, balancement des plumes, lumière des diamants ; il avait respiré cette atmosphère embaumée qui se compose, non seulement du mélange des parfums distillés, mais encore de cette émanation bien autrement sensuelle, bien autrement enivrante, qui s'échappe des organisations jeunes, soignées, aristocratiques, mises en contact les unes avec les autres ; et voilà que, tout à coup, sans passage, sans transition, il tombait dans les bas-fonds de la société au milieu des chandelles fumeuses, des mains sales, des haillons infects ; il comprenait l'existence inconnue de ces autres catacombes vivantes sous cette autre Rome dont elles devaient, à un jour donné, changer l'aspect ; il comprenait, et, tout frissonnant après le contraste de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, il attendait le contraste de la parole.

Le contraste ne se fit pas attendre.

Bordier, le secrétaire du club, se leva et donna connaissance à l'assemblée des correspondances provinciales.

Le premier fait dénoncé au club des Droits de l'homme était celui-ci :

Gilles Leborgne, laboureur à Machecoul près de Nantes, ayant tué un lapin qui mangeait ses choux, avait, par ordre du seigneur de Machecoul, été attaché à un poteau et fustigé.

Les faits se suivaient, et tous témoignaient de cette cruauté qu'à quelques exceptions près, les privilégiés de l'époque exerçaient sur les classes inférieures.

Pierre, dit le Sonneur, journalier au Pont-Saint-Mesmin, ayant refusé de faire la corvée pour battre l'eau des fossés du château, tandis que madame était en couche, avait été enfermé dans un four encore chaud.

Il y était mort asphyxié.

Barnabé Lampon, de Pithiviers, ayant une femme et six enfants, ne vivait, depuis trois mois, lui et sa famille, que d'herbes et de feuilles d'arbres ; il était si faible qu'à peine, au bas de

cette dénonciation de sa misère, il avait pu signer son nom.

Et, à chaque fait que constatait le secrétaire, Marat serrait violemment le poignet de Danton, en murmurant à demi-voix :

— Qu'en dis-tu, Danton ? qu'en dis-tu ?

Et Danton le sensuel, Danton le voluptueux, Danton l'épicurien sentait comme un remords descendre dans son âme en songeant à toutes ces perles, à tous ces diamants, à toutes ces dorures qu'il venait de voir ; à ces hommes poussant des soupirs, à ces femmes versant des larmes sur la misère des Africains qui souffraient à deux mille cinq cents lieues de la France, tandis que, dans la France même, sous les pieds de Paris, souffraient, palpitaient, agonisaient des misères non moins grandes, des douleurs non moins terribles.

La liste se déroulait, et chaque nouveau fait allumait un nouvel éclair dans tous ces regards flamboyants ; on sentait que ce n'était pas une cause étrangère, éloignée, la cause d'une autre race, que défendaient ces hommes ; mais une cause pour laquelle ils allaient lutter.

Les poitrines étaient haletantes, gonflées, prêtes à déborder par les lèvres. Chacun attendait le moment où le secrétaire aurait fini la longue et douloureuse énumération pour s'élançer à la table, et verser sa parole sur cet incendie, non pas comme une eau qui éteint, mais comme une huile qui enflamme.

Tous se précipitèrent vers la tribune informe. Marat, sans bouger, étendit la main.

— Le citoyen Marat demande la parole, dit le président ; la parole est au citoyen Marat.

— Oui ! oui ! crièrent deux cents voix ; Marat à la tribune ! Marat ! Marat ! Marat !

Et Marat s'avança au milieu du chemin que lui faisaient ces vagues humaines, comme Moïse s'avança au milieu des flots de la mer Rouge reculant devant lui.

Il monta lentement l'échelle à quatre échelons qui conduisait au théâtre, et, passant sa main noire et crasseuse dans ses longs cheveux, qu'il rejeta en arrière, comme s'il eût craint qu'un seul de ses traits hideux fût voilé dans son expression.

— « Vous tous qui êtes ici, vous avez entendu dit-il, vous avez entendu le râle de tout un peuple qui agonise et se lamente ! d'un peuple qui s'adresse à vous, car il n'a d'espoir qu'en vous ! Eh bien ! dites, en qui avez-vous espoir, vous ? à qui vous adresserez-vous ? Nous savons ceux

que nous devons craindre : dites-nous ceux dans lesquels nous devons espérer. »

— Lafayette ! Necker ! crièrent plusieurs voix.

— « Lafayette ? Necker ? répéta Marat, c'est dans ces deux hommes que vous mettez votre espérance ? »

— Oui ! oui ! oui !

— Dans l'un comme général, dans l'autre comme ministre ?

— Oui ! oui ! oui !

— « Ainsi, un aristocrate et un publicain, un marchand de belles paroles et un vendeur d'argent, voilà vos héros, vos dieux ! Savez-vous ce que c'est que Lafayette ? Je vais vous le dire d'abord. Savez-vous ce que c'est que Necker ? je vous le dirai ensuite. »

— Parle, Marat, parle ! crièrent cent voix.

Un sourire de haine profonde passa sur les lèvres de l'orateur, sourire du tigre qui va déchirer sa proie.

— « Commençons par Lafayette, continua Marat ; ce ne sera pas long, car il est, par bonheur pour nous, au commencement de sa carrière, et je n'ai pas grand'chose à en dire ; mais ce que j'en dirai suffira, je l'espère, pour amener la défiance dans vos cœurs, car ce que j'en dirai vous le fera voir sous son véritable jour. »

Notre héros naquit à Chavagnac, en Auvergne. Si les signes cabalistiques qui accompagnèrent la naissance de l'infâme Octave, que ses flatteurs ont appelé Auguste, si ces signes caractéristiques n'ont pas présidé à la naissance du marquis de Lafayette, au moins suis-je en droit d'affirmer que l'ambition, la sottise vanité et les ridicules répandirent sur son berceau leurs malignes influences.

» Sa mère l'appelait son Rousseau ; pourquoi cela ? Est-ce parce qu'il devait rivaliser de gloire avec l'immortel auteur d'*Emile* et du *Contrat social*, ou simplement parce que la nature, prodigue pour cette jeune tête, l'avait doué d'une chevelure couleur de feu ?

» C'est ce que l'avenir nous révélera. Quant à moi, je penche fort pour la seconde explication, attendu que mon héros n'a encore rien fait pour qu'on lui applique la première.

» En attendant, c'était le fils bien-aimé, l'héritier chéri. Aussi est-il sorti des mains des femmes, tout aussi gâté, tout aussi mutin, tout aussi ignorant, tout aussi volontaire que le Dauphin actuel de la cour de France. Or, à qui confia-t-on le soin de développer ce charmant ca-